

ACCOMPAGNEMENT CLINIQUE ET LOGIQUES LIMINAIRES MÉDECINE, PSYCHANALYSE ET PROCESSUS DE CHANGEMENT

GILLES ROGHE

Chercheur associé au CRPMS (Centre Recherche Psychanalyse Médecine et Société), Paris 7, Diderot. ATER à Paris 13, laboratoire UTRPP-EA 4403, psychanalyste.

gilroghe@hotmail.fr

Résumé

Nous proposons dans cette communication de mettre à jour différentes logiques impliquées dans les processus de formation et d'accompagnement. Nous distinguons deux grands ensembles logiques : duel et trans-duel. En fonction des logiques mises en œuvre, le sens et la forme de l'accompagnement diffèrent radicalement. De même, ces logiques induisent des éthiques de l'accompagnement distinctes. Pour mettre à jour ces logiques, nous partirons d'une analyse de la place du corps et du symptôme en médecine. Avec l'avènement d'un corps-objet, la médecine moderne dépossède le sujet de son symptôme et l'installe dans une position de passivité. Le propos d'un accompagnement psychanalytique est de permettre au sujet de se ré-approprier son symptôme en le réinsérant dans une histoire de vie, dans un ensemble narratif faisant sens.

Mots clés

Corps, Psychanalyse, Médecine, Accompagnement, Antagonisme, Seuils, Santé.

« L'accompagnement ne va pas de soi ». Ainsi pourrais-je énoncer mon postulat de départ. Le propos de cette communication est double : premièrement, il s'agit d'interroger et mettre à jour les différentes logiques, les arrière-fonds conceptuels qui orientent certaines représentations de l'accompagnement. Pour ce faire, nous partirons d'une analyse de la place du corps et du symptôme en médecine. Deuxièmement, et à côté de ce modèle fondé sur une logique de la dualité, nous proposerons une lecture de l'accompagnement psychanalytique. A partir de ces deux modèles distincts de l'accompagnement nous dégagerons enfin quelques figures logiques qui fournissent des modèles théoriques permettant de penser la dimension processuelle des phénomènes d'accompagnement.

Le corps de la médecine : une santé sans relation.

Au début du XXe siècle, la science qui propose la représentation la plus aboutie du corps est l'anatomie. L'anatomie étudie, par la dissection des corps, la structure, la forme de l'organisme et les rapports entre les organes. L'anatomie se propose de voir, c'est-à-dire, de poser le corps comme un objet externe dont il s'agit de rendre visible et lisible l'organisation.

Par la dissection, le corps perd son opacité, son mystère intime pour se livrer à la pulsion scopique du voyeur. Le dedans devient un dehors. Le scalpel fait effraction dans l'intériorité concrète du corps qui s'abîme dans l'action impudique et presque obscène de cet écartèlement des organes. La dissection ouvre et étale le corps à la vue de tous, le ramenant ainsi à une étendue matérielle et géométrique. Elle est en cela l'héritière directe du dualisme des substances de Descartes qui fait du corps une chose matérielle, une *res extensa*, une portion d'étendue, entièrement explicable par la physique géométrique. Le corporel est identifié et réduit au matériel.

C'est l'idée du corps *physique* qui disparaît ici sous le scalpel, la *phusis* grecque impliquant l'idée d'un principe interne d'animation, de croissance/décroissance et de dynamisme. L'anatomie traite de corps-morts, de surfaces corporelles et matérielles passives, tout comme la géométrie traite des corps inertes. La dissection découpe un objet matériel inanimé et met à la vue de tous un dedans qui n'a plus rien d'un intime : avant Lacan, l'anatomie prépare et préfigure l'idée d'extime. Pris dans ce contexte, un sujet animé du désir de conserver un intime devra nécessairement opérer un repli stratégique dans un territoire encore libre des conquêtes de l'anatomie. La science médicale se constitue *dans et par* l'effort de mettre de côté le sujet. La victoire de l'objectivité s'est imposée comme victoire sur la subjectivité.

Si l'on se penche sur le mot « corps » lui-même, sur les différentes acceptions incluent dans sa définition, on peut noter cette orientation quasi-idéologique du corps-objet. Le mot corps est un objet miné qu'il nous faut d'abord désamorcer avant de pouvoir l'utiliser. On trouve dans le Larousse : «La partie matérielle d'un être animé considérée du point de vue de son anatomie. / Partie matérielle de quelqu'un après la mort; cadavre. / Tout objet ou substance matérielle.», et dans Le Littré : «Ce qui fait l'existence matérielle d'un homme ou d'un animal, vivant ou mort».

Ecrasante hégémonie d'une certaine métaphysique qui fait du corps cette chose étendue, cette substance inanimée et ainsi, manipulable. En découpant et séparant le corps de l'expérience subjective «d'être vivant», celui-ci devient un objet d'étude, de savoir, sur lequel on peut légitimement exercer un contrôle. L'anatomie exprime ici ce désir panoptique du tout- voir, tout-contrôler, tout-mesurer. La figure du chirurgien devient ainsi investie du savoir ultime sur le corps (et l'hystérique ne manquera pas de le relever), savoir qui va grandir et se développer, à l'aide de la technique, pour arriver à une véritable ingénierie d'un corps qu'on ne cesse de déplier et de décomposer en éléments toujours plus fondamentaux. Paradoxalement, cette décomposition du corps et sa réduction à des briques élémentaires, produit un discours qui s'enfonce toujours plus dans ce corps qu'on cherchait à étaler. La science objective explique

(étymologiquement : déployer) le corps, mais elle ne le comprend pas.

En déliant ainsi âme pensante et corps étendu, c'est le principe d'unification du corps à partir du désir tendant vers une fin qui disparaît, au profit d'un éclatement toujours plus grand.

Cette victoire du corps-objet déborde largement le champ de la médecine et de l'anatomie. C'est toute une *vision du monde* qui est ici engagée. La *phusis* grecque disparaît au profit d'un monde matériel qu'il convient de maîtriser, contrôler, et, dans le pire des cas, d'exploiter, de faire plier, de rançonner. La position d'extériorité du sujet épistémologique vient légitimer une représentation d'un monde matériel dont l'unité organique et vivante disparaît. L'homme n'est plus dans un rapport d'inclusion et d'interaction réciproque avec le monde mais se pose « comme maître et possesseur de la nature » ; propriétaire tout-puissant d'une nature-objet, manipulable, réduite à son utilité matérielle. C'est donc bien d'un enjeu de pouvoir, d'un enjeu de domination et soumission, dont il est question ici. Ce point est relevé par Foucault :

« Il y a eu au cours de l'âge classique toute une découverte du corps comme objet et cible du pouvoir [...] Le grand livre de l'Homme-Machine a été écrit simultanément sur deux registres : celui anatomo-métaphysique dont Descartes avait écrit les premières pages et que les médecins, les philosophes ont continué; celui technique-politique, qui fut constitué par tout un ensemble de règlements militaires, scolaires, hospitaliers et par des procédés empiriques et réfléchis pour contrôler ou corriger les opérations du corps. L'Homme-Machine de La Mettrie est à la fois une réduction matérialiste de l'âme et une théorie générale du dressage au centre de laquelle règne la notion de docilité qui joint au corps analysable le corps manipulable.»¹

Le corps-objet de la médecine est soumis à l'exigence de visibilité et de lisibilité. Il doit être exploré, éclairé dans les moindres recoins jusqu'à ne laisser subsister aucune zone d'ombre, aucune opacité, aucune négativité. Ce corps est soumis à un désir de positivité sans autre. C'est en cela qu'on peut parler d'une idéologie quasi totalitaire du corps-objet. Le corps disséqué par l'anatomie n'a *de facto*, plus rien à faire d'un corps animé par la pulsion. L'objet de la médecine est la constitution d'un corps a-pulsionnel. La médecine moderne (et dans le champ des recherches psychologiques, les approches fondées uniquement sur les neuro- sciences, « l'objectivité scientifique » et l'évaluation normative) se construisent sur la négation et le refoulement du corps opaque, du corps physique, sexuel, tissé de négativité, conflictuel, habité et animé par des forces obscures et des démons. Pourtant ce corps physique, vivant et désirant, ce moi-corps, ne cesse pas pour autant d'exister. Au contraire sa manifestation moderne est à la mesure de la répression qui s'exerce sur lui. Il se manifeste de façon particulièrement virulente et visible dans tous les symptômes de conversion somatique. Mais de ce moi-corps la science positiviste et objective veut d'abord *n'en rien savoir*.

Corps pulsionnel et éthique de l'accompagnement psychanalytique

C'est dans ce contexte dominé par l'idéologie du corps-objet, que Freud commet ses premières recherches sur l'hystérie. En étudiant et comparant les paralysies motrices hystériques et organiques, il note une tendance à l'exagération dans la production des symptômes qui est, en elle-même, un symptôme de l'hystérie. L'hystérie «en fait des caisses». Sa symptomatologie est débordante et excessive. Par ailleurs, les manifestations hystériques semblent mimer certaines paralysies organiques mais sans aucune lésion organique repérable ou localisable. De surcroît, l'hystérie en «rajoute une couche» en présentant des «paralysies impossibles» pour la médecine anatomique, par exemple en associant des paralysies considérées comme exclusives. Si la science positiviste du corps-objet ne veut rien savoir du pulsionnel, l'hystérie y répond par des symptômes qui ne veulent rien savoir de l'anatomie savante : «L'hystérie se comporte dans

¹ M. Foucault, *Surveiller et punir*, Gallimard, 1975, p. 138.

ses paralysies comme si l'anatomie n'existait pas, ou comme si elle n'en avait nulle connaissance»².

L'hystérie rechigne à se conformer au savoir anatomique sur le corps, sur son corps. Tout se passe comme si le corps hystérique se fondait sur une représentation du corps distincte de celle mise à jour par l'anatomie. La clinique de l'hystérie oblige à repenser, par le phénomène de la conversion somatique, la relation du sujet à son corps. Comment rendre compte de la production d'un symptôme somatique, comme une paralysie, une aphonie ou une cécité brutale, alors même que la causalité organico-anatomique ne permet pas de l'expliquer, voire même la catalogue comme impossible ou comme une simulation? «C'est psychologique», répond laconiquement le médecin quand le spectre des causes matérielles a été balayé sans succès. Et pourtant, «c'est physique», ne cesse de dire le symptôme. En repoussant la cause hors du champ de la causalité matérielle, le diagnostic médical entérine le dualisme ontologique substance pensante/substance étendue, tout en affirmant en creux ses impasses.

C'est par le «petit sujet» exposant ses symptômes qui résistent à la réduction anatomique, que Freud développe progressivement une ligne de pensée qui va redéfinir le rapport du sujet à son corps et à la culture. Avec la théorie de la libido, la psychanalyse découvre (ou redécouvre) un corps où chaque organe possède une jouissance propre et partielle. Quand un organe est pris dans le conflit entre sa fonction mécanique-organique et sa fonction pulsionnelle, le symptôme apparaît. Quand l'oeil qui regarde pour fournir des informations sur l'environnement est également le lieu d'une jouissance scopique coupable ou interdite, l'organe se dérègle, l'hystérique s'éblouit, résolvant ainsi momentanément par le symptôme le «conflit d'intérêts» se jouant au niveau de l'organe. C'est dans la rencontre contradictoire, et contrariée, entre la pulsion sexuelle et agressive qui cherche sa satisfaction et l'interdit de la culture, que fleurissent les symptômes somatiques. Avant même la théorisation ultérieure de la pulsion de mort, le corps hystérique exprime une négativité interne qui vient narguer, par ses symptômes *résistants*, les prétentions positivistes et réductionnistes du corps médical. Dès 1908, Freud pose les bases d'une pensée du corps sexué comme le lieu de la résistance à la normativité des formes culturelles. « D'une façon très générale, notre civilisation est construite sur la répression des pulsions. Chaque individu a cédé un morceau de sa propriété, de son pouvoir souverain, des tendances agressives et vindicatives de sa personnalité. »³

La culture vient barrer et contrecarrer la satisfaction pulsionnelle. Elle se construit sur cette répression pulsionnelle, son propos étant de contrôler et maîtriser les exigences de la pulsion, en définissant un certain niveau de normalité. A partir de ce conflit structurel entre pulsion et culture, on peut tirer deux conclusions. La première est que la culture s'intéresse tout particulièrement au corps et qu'elle développe différentes stratégies en vue de le border, le marquer, le contrôler. La seconde est que le corps, comme lieu d'événements pulsionnels est en permanence traversé par l'interdit, l'empêchement, c'est-à-dire par l'autre. Le corps est le lieu de rencontre, de choc, entre la pulsion, «morceau de nature», et la culture, structurellement répressive.

Par ses symptômes résistants à la normativité positiviste de l'anatomie, la névrose peut être interprétée comme une dissidence. Si l'intention de la culture consiste dans la régulation et la répression des pulsions (répression qui prend la forme d'une négation dans le cas du corps-objet), alors la névrose se définit comme une entreprise destinée à déjouer et rendre vaine l'intention de la culture : « La névrose, où qu'elle porte et quel que soit celui chez qui on la rencontre, sait faire échouer (rendre vain) le dessein civilisateur. »⁴

² Freud, *Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques* » (1893), in RIP I, p. 55.

³ Freud, *La morale sexuelle «civilisée» et la maladie nerveuse des temps modernes*, p. 26.

⁴ Freud, *La morale sexuelle «civilisée» et la maladie nerveuse des temps modernes*, p. 49.

Par le truchement de symptômes qui ne cessent d'échapper à la lumière explicative du réductionnisme, la névrose est une révolte à bas bruit contre le dressage et la docilité du corps-objet. La névrose éclôt quand le sujet n'arrive pas à produire un degré de répression pulsionnel compatible avec sa culture donnée et introjectée.

Telle cette femme de 26 ans, conseillère en communication, ex-danseuse classique professionnelle, habituée depuis ses 6 ans à exercer un contrôle tyrannique sur son corps, son poids, son image, obsédée par un idéal de perfection, qui consulte pour des diarrhées imprévisibles (dont la causalité est renvoyée au «stress» selon les médecins et gastro-entérologues qui n'ont trouvé aucune étiologie ou lésion organique). Ces diarrhées sont le seul grain de sable, et de taille, qui vient enrayer et entacher son projet sur-moïque d'un corps au service de l'idéal. Ici le symptôme apparaît comme le dernier bastion d'une négativité qui résiste à l'oppression culturelle relayée par le sur-moi. Tous les aspects de sa vie professionnelle, sentimentale, corporelle sont «dans le rang». «Tout est parfait dans ma vie» me dit-elle, tout, sauf ces diarrhées erratiques et rétives, véritable épée de Damoclès dont l'ombre pèse sur toutes ses sorties, tous ses projets. Tout est sous contrôle, tout, sauf ce lieu où le corps et les sphincters se lâchent, où la fonction de rétention et de contrôle se relâche et fait défaut. Sans ce symptôme littéralement «emmerdant», le sujet se soumettrait entièrement et docilement à une norme hétéronome pour devenir le produit, l'objet, demandé par la culture: un corps lissé et policé, obéissant, bref, «normosé». Dans cette perspective, la névrose, qu'elle soit obsessionnelle ou hystérique, doit être interprétée comme une réaction contre la normopathie. Le sujet qui produit un symptôme névrotique (auquel il ne peut renoncer) ne peut plus complètement faire semblant et se cacher sa vérité pulsionnelle. Il ne peut plus jouer le rôle que lui impose la culture et ses normes.

En révélant ce corps pulsionnel, la psychanalyse réintroduit la dimension du sexuel et du désir dans un contexte scientifico-culturel qui le réduit à la génitalité. La névrose exprime la vérité dissidente d'un sexuel qui ne se laisse pas réduire et mater. Cette dimension de la dissidence et de l'opposition structurelle entre pulsion et intention de la culture, apparaît essentielle pour saisir et la portée anthropologique de la névrose et les spécificités de l'accompagnement psychanalytique.

L'approche psychanalytique tend à se dégager d'une compréhension du *pathos*, et de la pathologie, comme un vécu passif et subi, exogène, pour permettre au sujet de se réapproprier cet événement. En objectivant le corps, la médecine moderne tend à confisquer au sujet la propriété et la responsabilité du symptôme, créant ainsi les conditions d'une victimisation.

Dans le cadre de la médecine scientifique moderne, le sujet, ou plutôt, le patient, consulte le médecin pour que celui-ci identifie et nomme la pathologie dont le sujet est «porteur» et dont il pâtit. Le geste diagnostique est l'apposition d'un sceau qui «certifie» que le patient est bien malade. Ce geste scelle son statut de patient et noue sa jouissance à un réel par l'autre validé. Rien ne confirme plus la névrose que de recevoir ce «certificat médical» du médecin, placé dans le rôle de celui qui possède une connaissance sur le corps, déchargeant ainsi le sujet de la responsabilité de ses symptômes et ouvrant la voie à une reconnaissance par le collectif de sa souffrance.

La psychanalyse replace le sujet au centre de son histoire et lui permet de se réapproprier son symptôme en le réinsérant dans une histoire de vie, dans un ensemble narratif faisant sens. Car c'est bien l'émergence d'un sens que l'accompagnement analytique permet. Le symptôme n'est plus renvoyé à un dysfonctionnement local du corps, mais exprime une difficulté, une contradiction dans laquelle se trouve coincé le sujet, contradiction insoluble dans le cadre duel dissociant le moi de son corps. Ainsi l'accompagnement analytique permet au sujet de ressaisir son symptôme dans une logique permettant l'écoute et l'actualisation des processus paradoxaux d'émergence du sens. Une des critiques adressées à la psychanalyse par les approches techniques porte très justement sur la temporalité de l'accompagnement. De fait, c'est une critique justifiée, si l'on considère les choses du point de vue de la logique duelle et de l'efficacité linéaire. Or l'émergence du sens procède d'une logique d'enroulement, de spirale autour de

thèmes, de signifiants. De cet enroulement procède une sédimentation qui permet aux processus d'élaboration de s'opérer, d'opérer.

A partir de ces deux modèles de l'accompagnement, présentés dans leur contraste, nous pouvons maintenant dégager les logiques distinctes qui les sous-tendent.

Processus de changement et accompagnement.

De fait, l'avènement du corps-objet a permis de développer toute une ingénierie et une imagerie du corps à l'efficacité indéniable. Cependant, la logique duelle qui préside à l'approche du corps-objet impose un cadre de pensée excluant les nuances qui permettraient de l'approcher plus transversalement. Ce cadre de pensée ne permet pas d'appréhender d'autres logiques plus complexes, processuelles, transitionnelles ou paradoxales. La problématique est la suivante: est-il possible de penser la dimension transitionnelle et processuelle de l'accompagnement avec des outils conceptuels chargés de l'a priori de la dualité ? Je dégage ici quelques figures de la logique duelle qui évoluent différemment à l'intérieur du même cadre de pensée :

- La logique disjonctive (A ou B), logique du tiers-exclu.
- La logique oscillatoire (A puis B), dans laquelle la pensée va d'un terme à l'autre, en alternance, sans penser leur unité tensionnelle. Elle implique un temps linéaire.
- La logique adversative (A contre B) ou d'opposition.

Ces figures de la logique duelle permettent effectivement de penser différents rapports entre les termes selon les modes de la disjonction, de l'oscillation ou de l'opposition, mais jamais le couplage des termes univoques n'est remis en question par ces rapports. Les changements interviennent entre les éléments d'une même classe, mais pas au niveau de la classe même. Ces différentes figures de la logique duelle ont pour dénominateur commun un positionnement de deux blocs massifs entre lesquels un unique mode de relation est possible dans un même temps.

Pour appréhender d'autres logiques, nous devons donc accomplir un deuil : celui de l'univocité, de la certitude, de l'apaisement que peut nous apporter l'ordonnement du monde en catégories claires et distinctes. Mais ces autres logiques que je propose d'utiliser pour penser l'accompagnement ne doivent pas être entendues comme l'antithèse des logiques duelles. Au contraire, leur vocation est d'inclure les logiques duelles dans leur champ propre tout en ouvrant des horizons permettant de penser d'autres processus. Elles procèdent donc à *travers* la dualité et pas *contre* elle. C'est pourquoi nous les nommons trans-duelles.

Nous avons évoqué une première figure de la logique trans-duelle en œuvre dans l'accompagnement psychanalytique : la logique de l'enroulement et de la sédimentation. La sédimentation des nuances de sens permet de conserver, à différents niveaux d'intensité, l'ensemble des subtilités, de la complexité d'un vécu, d'une trajectoire. Ainsi le sujet parle et reparle de ce sur quoi il achoppe. Le rôle de l'analyste est d'accompagner ce processus en proposant des variations qui permettent de modifier légèrement le point de vue, enrayant ainsi la répétition stérile du même. Cette logique de l'enroulement est associée à des logiques très physiques: la mastication, la digestion et l'incorporation réflexive. L'analysant produit ainsi des gestes attentionnels autorisant la coexistence de différents niveaux de sens qui n'apparaissent plus comme contradictoires ou exclusifs. C'est dans cette lenteur spiralée des logiques de l'enroulement et de la sédimentation que jaillit une autre logique trans-duelle: la fulguration intuitive. La fulguration n'apparaît pas hors-contexte. Ces deux logiques, sédimentation-fulguration, forment un binôme intensif et paradoxal. La fulguration intuitive du sens intervient en contre-balancement tensionnel de la sédimentation. Sédimentation et fulguration ne sont pas dans un rapport d'opposition ou d'exclusion mais forment un nœud antagoniste, une unité bipolaire. L'apparition subite d'une perspective, d'un nouvel horizon de sens est

rendue possible par le processus lent et spiralé d'une narration dégagée des enjeux d'efficacité à court terme. C'est bien souvent quand l'enjeu crispé de trouver rapidement une solution se détend que la disponibilité nécessaire à la perception d'autres possibles apparaît. C'est donc la réalisation d'un geste paradoxal que l'analyste cherche à accompagner: lâcher le désir urgent de trouver une solution pour permettre à une solution d'apparaître.

Ce paradoxe pointe une seconde logique trans-duelle qui apparaît comme centrale pour approcher les phénomènes de transitionnalité et d'accompagnement: la logique de l'antagonisme. A la différence de la logique agoniste, d'opposition, l'antagonisme ne cherche pas la résolution du conflit. L'antagonisme est une logique de la co-existence, de co-présence des contraires. Une caractéristique «structurelle» des dynamiques antagonistes réside dans l'impossibilité de les saisir, de les fixer *une fois pour toutes*, de les classer, bref de les ériger en vérité. Les dynamiques antagonistes sont semblables au parfum de la violette. Le parfum de cette fleur délicate ne se laisse pas facilement capturer. En effet, si nous approchons notre nez de la fleur pour la respirer et jouir de son parfum, celui-ci a la propriété d'endormir les nerfs olfactifs de sorte que, en quelques instants, son parfum disparaît. Dès que l'on pense l'avoir capturé, celui-ci nous échappe. Pour le retrouver, nous devons nous en éloigner pour y revenir, dans une déprise qui permet son retour. Le parfum de la violette est presque toujours un souvenir, impalpable, insaisissable. Ni présent, ni absent, il passe dans l'*entre* de la présence et de l'absence. La logique de l'antagonisme permet de penser les seuils, les spatialités transitionnelles. Si les logiques duelles sont des pensées du midi/minuit, les logiques antagonistes sont des pensées de l'aube ou du crépuscule. Dans la logique midi/ minuit, l'accent est mis sur la différence des états, différence posée comme référence, comme cadre pour différencier clairement et distinctement deux *topos* : le jour n'est pas la nuit, la nuit n'est pas le jour. Dans la logique aube/crépuscule, l'accent est mis sur la transitionnalité entre des états mobiles, entre des dynamiques. Leur différence apparaît comme seconde par rapport à la continuité qui fait qu'un état se transforme en un autre. Dans une logique crépusculaire, midi et minuit ne sont que des arrêts sur image. A l'aube comme au crépuscule, les contraires coexistent: il fait encore nuit et déjà jour, ni pleinement jour, ni vraiment nuit. Chaque contraire pousse jusqu'à la négation de l'autre, révélant ainsi une logique antagoniste d'actualisation et de potentialisation (Lupasco, 1987). La logique duelle va de formes fixes en formes fixes. La logique trans-duelle fait émerger les lignes de forces qui traversent ces formes fixes et en constitue la trame dynamique. L'objet de notre travail est de faire émerger une intelligibilité de ces logiques. Toute transition est un seuil qui implique ces logiques à différents niveaux. Celles-ci ne peuvent être laissées à l'intuition du formateur/soignant/ accompagnant mais doivent pouvoir être modélisées. Le seuil, gouverné dans le monde romain par le dieu *Janus* aux deux visages, est un espace particulier. Ni tout à fait à l'extérieur, ni tout à fait à l'intérieur, tout en participant de ces deux *topos*, il représente le type même de spatialité, où le principe du tiers-exclu (soit A, soit non-A) s'avère inadéquat et inopérant. Pour le caractériser, le recours au tétralemme, qui formalise au niveau logique le principe du tiers-inclus, apparaît pertinent. Il se différencie de la logique du dilemme, logique du tiers-exclu qui fonde le principe de non-contradiction. Le tétralemme se présente ainsi :

1. Affirmation (A)
2. Négation (non-A)
3. A la fois affirmation et négation (A et non-A)
4. Ni affirmation ni négation (ni A, ni non-A).

Le seuil répond aux logiques inclusives des troisième et quatrième lemmes: quand on se tient sur le seuil, on est *ni* à l'intérieur, *ni* à l'extérieur (4e lemme) mais simultanément, *à la fois* à l'intérieur *et* à l'extérieur (3e lemme). Le seuil est un espace d'*entre*. Le seuil fait fonction d'intermédiaire, de transition, de passage entre deux espaces. Il est la zone d'indéterminé entre deux *topos* déterminés (le dedans et le dehors). Cet indéterminé rend possible un ensemble de relations, d'énonciations, de symbolisations, qui tissent conjointement différentes articulations, différents modes d'organisation entre intérieur et extérieur. Ainsi se dégage la valeur du paradoxe accepté. Il s'agit bien ici d'une *troisième aire*. Elle remplit les mêmes

fonctions et possède les mêmes caractéristiques que l'espace transitionnel mis en lumière par Winnicott dans *Jeu et réalité*: «Il est utile selon moi d'envisager une troisième aire de l'existence, qui n'est ni dans l'individu, ni au dehors, dans le monde de la réalité partagée.»⁵

Cet espace est fondamentalement paradoxal : le désir de fixer une réalité unique, de le définir à partir d'une logique bivalente de type *soit intérieur, soit extérieur*, empêche de l'appréhender et de penser ses fonctions. Winnicott présente ce désir de séparer les choses pensées en entités définies, délimitées et a-conflictuelles comme une fuite face au paradoxe. Cette fuite, en posant le clivage des objets comme un critère, revient finalement à ériger en principe gnoséologique un mécanisme de défense: «Je demande qu'un paradoxe soit accepté, toléré, et qu'on admette qu'il ne soit pas résolu. On peut résoudre le paradoxe si l'on fuit dans un fonctionnement intellectuel qui clive les choses, mais le prix payé est alors la perte de la valeur du paradoxe.»⁶

L'espace transitionnel que Winnicott s'attache à décrire, est un *espace d'entre*, espace mouvant, difficilement saisissable, un seuil toujours changeant, mais dans lequel on peut découvrir la valeur du paradoxe. Dans sa préface à *Jeu et réalité*, J.-B. Pontalis évoque clairement cet *espace d'entre* qu'il présente comme un champ de recherche encore délaissé par la pensée psychanalytique, une aire encore peu défrichée et déchiffrée : «Ce qui intéresse avant tout Winnicott, mais l'intéresse d'abord cliniquement, et ce qui fait le prix de sa découverte pour tout psychanalyste, qu'il s'occupe ou non d'enfants, c'est l'aire intermédiaire : aire que la psychanalyse non seulement a négligée mais qu'en un sens ses instruments conceptuels - théoriques et techniques - l'empêchent de percevoir et, du coup, de faire advenir.»⁷

Ainsi ces deux logiques, sédimentation/fulguration et antagonisme permettent d'approcher et de modéliser certains processus en oeuvre dans l'accompagnement. Tout accompagnement fondé sur la co-réflexivité ouvre un espace de transitionnalité organisé par des logiques antagonistes. Le propos d'un accompagnement fondé sur les logiques trans-duelles est de repérer la dynamique des phénomènes qui adviennent, et font advenir, l'espace transitionnel de *l'entre* pour ensuite faciliter le jeu, la coopération et le tissage des forces antagonistes. Il s'agit de passer d'une opposition à une collaboration.

Bibliographie

- Foucault M., 1975, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard,.
- Freud S., 1908, *La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes*, Paris : Eres, 2009.
- Freud S., 1893, *Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques*, , in *Résultats, idées, problèmes I (RIP I)*, Paris : PUF, 1984.
- Lupasco S., 1987, *Le principe d'antagonisme et la logique de l'énergie*, Paris : Ed. du Rocher.
- Winnicott D., 1971, *Jeu et réalité*, Paris : Gallimard, 1975.
- Wunenburger, J-J., 1990, *La raison contradictoire*, Paris : Albin Michel.

⁵ D. Winnicott, *Jeu et réalité, Le lieu où nous vivons*, 1971, Gallimard, 1975, p. 152.

⁶ D. Winnicott, *Jeu et réalité*, 1971, Gallimard, 1975, p. 4.

⁷ Pontalis, *Trouver, accueillir, reconnaître l'absent, Préface à Jeu et réalité*, Gallimard, 1975, p. X. 9